This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
H9mi0
C86

A 722,096 DUPL

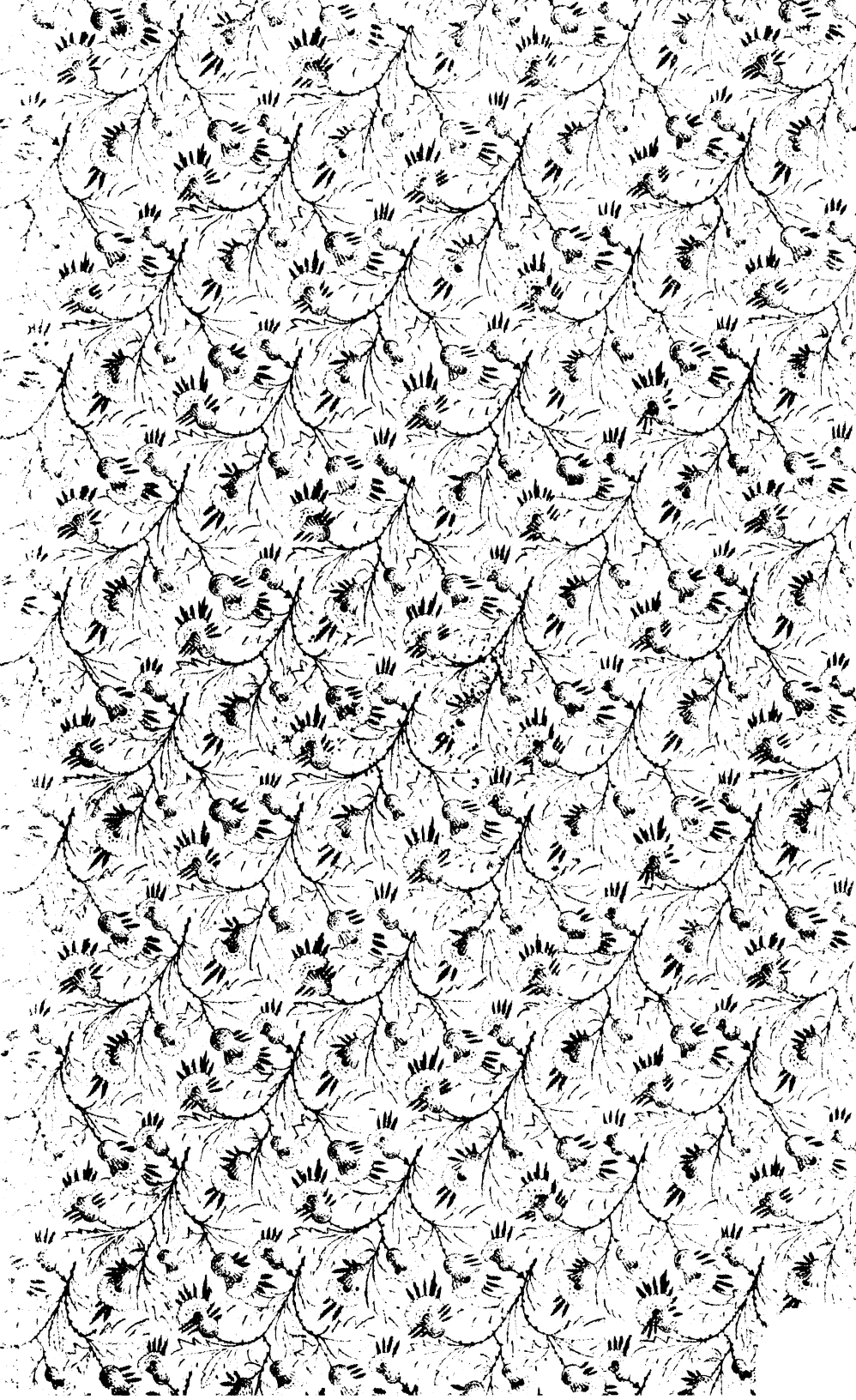
848
H90
C

3.7.4.6

Étude
sur Les Misérables
de M. V. Hugo

Par Courtal_

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES



3. 7. 4. 6.

ÉTUDE

SUR

42931

LES MISÉRABLES

DE M. V. HUGO

PAR COURTAT

PREMIÈRE ET DEUXIÈME ÉDITION
(15 et 23 Juillet 1862)

TROISIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
(25 Octobre 1862)

PARIS

IMPRIMERIE DE AD. LAINÉ ET J. HAVARD,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

1862

Tous droits réservés.

16633
T
848
H9mi5
C86

ÉTUDE

SUR

LES MISÉRABLES.

> En vain les trompettes de la Renommée ont proclamé telle prose ou tels vers : il y a toujours dans la Capitale trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent. Ce silence des hommes de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie.
>
> (RIVAROL.)

Déjà pourtant le silence des hommes de goût a été troublé par quelques-uns d'entre eux. J'arrive tard à leur suite. Dans la crainte, mal fondée, que la fin des MISÉRABLES ne modifiât mon opinion sur le commencement, j'ai attendu le dernier volume avant de la formuler.

Je ne dois à M. V. Hugo ni les égards de l'âge, ni ceux de l'amitié. Je crois qu'on honore mal les grands artistes en n'osant pas détacher un ouvrage de l'ensemble de leur œuvre pour en faire la loyale critique, quelque sévère qu'elle soit.

Je n'aime pas le titre ambigu choisi par l'auteur. Il a trompé un grand nombre d'acheteurs, qui ont cru, à tort, y trouver de nouvelles attaques contre le gouvernement de l'Empereur.

L'ouvrage a pour but de prouver que la société est la principale coupable des crimes qui la désolent (1). J'éprouve, je l'avoue, une impression pénible en voyant M. V. Hugo si hostile à la société moderne. Depuis son adolescence jusqu'à sa vieillesse commençante, il lui a dû une succession de faveurs qui ne s'est jamais interrompue. Son dou-

(1) « Il faut bien que la Société regarde ces choses, puisque c'est elle qui les fait. » (1er volume, page 211.)

loureux exil même, bien que depuis longtemps il ne soit plus qu'une fantaisie de poëte, lui a été favorable sous ce rapport : il y a puisé, aux yeux de ses contemporains, l'honneur de la fidélité à ses *troisièmes* opinions. Je désirerais donc le sentir ému d'une bienveillante reconnaissance envers un état de choses appelant incontestablement des améliorations, mais non une transformation impossible.

Les Misérables présentent, comme livre, une défectuosité déplorable. Le fil de l'intrigue se retrouve dans tout l'ouvrage, mais à la condition de se rompre fréquemment, pour se renouer un peu plus loin ; et, chaque fois qu'il se rompt, le lecteur est lancé, au grand préjudice de l'effet général, dans les digressions les plus étrangères à l'intrigue. J'ai eu la curiosité de me rendre compte de la place occupée par ces épisodes, et j'ai trouvé que sur les 3,510 pages numérotées, il faut retrancher pour les digressions :

1er volume,	Onde et Ombre.....	5	pages.
2e —	Année 1817.....	14	»
3e —	Les 140 premières pages sur la bataille de Waterloo.....	140	»
4e —	Le Petit Picpus, et Parenthèse.....	116	»
5e —	Les Amis de l'A B C, 68 pages sur 74....	68	»
7e —	Quelques pages d'histoire.....	90	»
» —	La Cadène.....	20	»
8e et 9e	Guerre des Barricades, au moins.....	400	»
9e —	Notice sur les égouts de Paris, 100 p. sur 177	100	»
	Total.....	953	pages.
	En ajoutant 100 pages seulement sur tant d'autres absolument inutiles.....	100	»
	On trouve un total de.....	1053	pages.

C'est-à-dire la matière de trois volumes complets.

J'espère n'être pas démenti par les admirateurs fougueux de M. V. Hugo, en disant que, s'il avait voué un culte à la sobriété littéraire, les sept volumes restants auraient été réduits à six, ni par ses admirateurs calmes en regrettant qu'ils ne soient pas réduits à cinq.

Sur les 3,510 pages numérotées, on en compte d'ailleurs 233 absolument vides de texte, et 726 à peine imprimées à moitié. En y ajoutant 64 autres pages, qui ne contiennent qu'une ou deux lignes de titres, *toujours inutiles*, on arrive à un total d'au moins 660 pages

blanches (presque le cinquième de l'ouvrage). Les mêmes nécessités commerciales qui ont contraint l'éditeur parisien à coter les volumes de M. Victor Hugo à 6 fr. l'un, tandis qu'il ne cotait ceux, au moins équivalents, de M. François-Victor Hugo, qu'à 3 fr. 50 c. (1), l'ont encore contraint à l'exploitation, en grand, des pages blanches. Je n'en fais pas un crime à l'éditeur.

Si le théâtre, dont les œuvres se nouent et se dénouent dans un intervalle de trois heures au plus, a droit, quant à la vraisemblance et à l'enchaînement des événements, à la plus grande somme possible de tolérance, le roman (non fantastique), maître absolu du temps, des événements, des détails, n'a droit, sous ce rapport, à aucune concession du lecteur; il doit offrir la vraisemblance partout, et, si on me le conteste, au moins la possibilité matérielle des événements.

M. V. Hugo s'est soustrait de la manière la plus complète à cette obligation, et il est ainsi arrivé à produire un ouvrage où le lecteur désolé se révolte, et lui crie à chaque instant : Non, c'est FAUX !

Ce mot, le plus terrible que puisse articuler la critique, s'applique partout aux MISÉRABLES, et leur imprime des stigmates littéraires ineffaçables, non-seulement pour les événements, mais encore pour les caractères et pour le style : j'entreprends de le prouver. Je traiterai d'abord, et concurremment, des événements et des caractères; je traiterai ensuite, et séparément, du style; je dirai en passant quelques mots sur les doctrines.

Le premier personnage du roman est l'évêque Bienvenu Myriel, en qui l'auteur a voulu peindre un prélat parfait, *selon l'Évangile*, ou plutôt... *selon M. V. Hugo*. J'ignore si les évêques du premier empire avaient quelque ressemblance avec Mgr Bienvenu, mais je garantis que ceux du second donneraient moins d'embarras au gouvernement, s'ils comptaient dans leurs rangs des hommes dont ils eussent autant à rougir que d'un pareil collègue.

Mgr Bienvenu, *qui croit autant qu'il peut !...* (1er volume, page 126), a si peu l'expérience de son ministère, la charité exceptée,

Qu'il n'écrase pas sous les peines ecclésiastiques un abominable curé capable de refuser les derniers secours à un condamné à mort, et capable de dire : « Cela ne me regarde pas. Je n'ai que faire de cette « corvée et de ce saltimbanque; moi aussi, je suis malade; d'ailleurs, ce « n'est pas là ma place (2). » L'évêque-type prend auprès du condamné

(1) Imprimés sur moins beau papier, mais contenant le double de matière.

(2) Supposition calomnieuse, pour le dire en passant. Je ne suis ni assez sot, ni

la mission du curé défaillant, ce qui est parfait; mais lui, vieil ecclésiastique, qui doit déjà avoir assisté des centaines de mourants, est aussi ébranlé de l'exécution que le serait un jeune prêtre voyant la mort, pour la première fois, et sous cette forme terrible.

Il a si peu de principes de morale,

Qu'au moment où des voleurs lui renvoient le trésor de la cathédrale d'Embrun, il s'élève dans son esprit « *la question de savoir si* « *cela doit faire retour à la cathédrale ou à l'hôpital!* » (1er volume, page 68). Je retrouverai, j'espère, cette histoire, moins l'indécision du prélat, dans la première réimpression de la *Morale en action*.

Il a si peu de respect pour sa robe ecclésiastique,

Qu'il écoute jusqu'au bout les longues impertinences d'un sénateur voltairien, et lui répond jovialement, au lieu de l'arrêter dès le début et de lui dire : « Monsieur, si vous voulez parler religion, apprenez d'a- « bord votre catéchisme ; si vous avez des doutes, venez à mon confes- « sionnal ; dans tous les cas, n'oubliez pas le respect auquel j'ai droit, « surtout de la part d'un haut fonctionnaire de l'État. »

Il a si peu de sagesse,

Qu'en accueillant un galérien dans son intimité, il étale devant lui son argenterie, la seule chose ayant quelque valeur à l'évêché, et lui donne ainsi la tentation, l'occasion et les moyens d'un vol, et même d'un triple assassinat, sans penser qu'il n'a pas le droit d'exposer la vie des deux pauvres femmes liées à son sort.

Il a si peu l'intelligence de ses devoirs envers la société, et, je crois, envers lui-même,

Que lorsque les gendarmes lui ramènent Valjean avec les couverts volés, il ment énergiquement, et devient en quelque sorte le complice du galérien, en disant qu'il lui a fait don de ces couverts.

Il a si peu de solidité dans sa foi,

Que lors de sa visite au conventionnel, il se laisse séduire à ses doctrines, qu'il en reste ébranlé jusqu'à la fin de sa vie, et que, surtout, venu pour convertir un vieux pécheur, il termine la conférence en lui demandant sa bénédiction !

M. V. Hugo peut en être certain : rien dans tout son ouvrage, auprès des milliers de lecteurs, croyants ou incrédules, qui l'ont dévoré, n'a eu un aussi PRODIGIEUX succès.

Grâce à une rectification *du plus haut intérêt*, j'ai vu (1er volume,

assez ennemi du clergé pour le proclamer impeccable ; mais je mets M. V. Hugo au défi de trouver, en France, un seul prêtre souillé d'une telle infamie.

page 47) qu'il faut attribuer à Hugo, évêque de Ptolémaïs, arrière-grand-oncle de l'auteur, divers opuscules publiés sous le pseudonyme de Barleycourt ! ! !

J'avais formé le projet d'étendre mon étude à tous les personnages du roman, sans aucune exception. Mais je fusse ainsi arrivé, comme critique, à des développements proportionnels à ceux de l'ouvrage : je crois avoir été sage en me garantissant de ce danger. Je ne m'occuperai donc avec détails que des personnages principaux.

Je commence par le conventionnel.

Ce personnage, sous le rapport de la vérité historique, est une des erreurs les plus bizarres de M. V. Hugo. Dans les premières années de la Restauration, les conventionnels n'étaient certes pas en faveur ; mais ils n'étaient nullement traqués ou redoutés comme des bêtes féroces. La France était encore, à cette époque, couverte d'hommes qui avaient joué un rôle actif sous la terreur. Le *régicide* Fouché avait été ministre sous Louis XVIII ; j'ai connu, en 1818, un juré du tribunal révolutionnaire qui avait condamné à mort l'infortunée Marie-Antoinette, et qui vivait fort tranquille à Paris. Le conventionnel de M. V. Hugo est un personnage de fantaisie absolument faux.

La deuxième moitié du Ier volume est remplie par les amours de quatre couples d'étudiants et de grisettes. On a tellement manqué aux honnêtes femmes, dans ces dernières années, en leur parlant du *demi* et du *quart* de monde, et en le peignant des couleurs les plus vraies et les plus chatoyantes, que je ne regrette pas le faux et le lourd des grisettes de M. V. Hugo. Il y a été *papillon en bottes fortes*, comme on le lui a reproché. Je lui en fais, moi, un titre d'honneur : ses erreurs de pinceau prouvent la pureté de ses mœurs. Je lui dirai seulement que Fantine ne serait pas arrivée à l'ignominie suprême en passant par les degrés qu'il lui fait parcourir. Elle avait ri, dit l'auteur, avec ses trois compagnes, au moment de leur abandon. Une telle femme aurait certainement trouvé et accepté une succession de consolateurs, avant de recourir, par misère, à la dernière ressource des femmes de mauvaise vie. Elle y eût, en tous cas, recouru avant de se faire arracher ses deux incisives. Je regrette qu'au moment d'écrire l'épisode des dents, vendues au prix de 40 francs, M. V. Hugo n'ait pas demandé quelques renseignements à un dentiste. Il y aurait appris l'impossibilité *commerciale* d'une telle infamie.

Par une distraction de l'auteur, Fantine, qui (2e vol., page 8) est mère d'un enfant de 2 à 3 ans, est (page 10) à dix mois seulement « de la bonne farce », c'est-à-dire de l'époque où elle commençait sa grossesse.

M. V. Hugo, passionné pour l'horrible au point de le supposer souvent où il n'existe pas, s'est oublié un instant dans l'histoire de Fantine. Il parle d'un atelier d'ouvrières si uniformément vertueuses, qu'on en chasse, du jour au lendemain, la malheureuse Fantine, après plus d'un an de conduite irréprochable, en apprenant qu'elle élève au loin un enfant né à la suite d'une *seule* faute. S'il existait, en 1862, des *collections* d'ouvrières d'une si exquise pureté, M. V. Hugo aurait moins de peine à réformer la société. Dans tous les cas, au grand étonnement du lecteur, Fantine n'ose pas, elle plus tard si *hardie*, en appeler de son exclusion à M. Madeleine, qui eût été peut-être alors plus excusable qu'à la page 137, en lui adressant ces paroles singulièrement impies : « *Vous n'avez jamais cessé d'être vertueuse et sainte devant Dieu.* » M. V. Hugo dit « qu'elle fut jetée à la fosse publique. Sa tombe ressembla à son lit. » Le poëte oublie que cette fosse (*commune*, quand on n'a pas besoin d'une antithèse sur le mot *publique*) est celle des plus irréprochables femmes d'une trop nombreuse classe de la société.

Mon horreur du faux m'a retenu trop longtemps sur les malheurs de Fantine. J'en demande pardon à mes lectrices.

Je passe à l'inspecteur de police Javert, « *né dans une prison, d'une « tireuse de cartes dont le mari était aux galères... Espion comme on « est prêtre... Composé bizarre du Romain, du Spartiate, du moine et « du caporal, espion incapable d'un mensonge, mouchard* VIERGE. ». Homme qui, dans la police, fait de l'art pour l'art... et laisse ainsi échapper le forçat qu'il poursuit; homme qui veut être destitué pour un excès de zèle, homme enfin qui se noie volontairement pour n'avoir pas livré à la justice le bienfaiteur à qui, la veille, il avait dû la vie. Ce composé, *très-bizarre* en effet, est le deuxième personnage du roman que je classe parmi les exhilarants, l'évêque restant le premier. Javert n'a jamais été possible que dans l'imagination d'un auteur fantaisiste : j'en appelle à tout homme n'ayant que du bon sens.

Je rectifie ici une des erreurs de M. V. Hugo. Javert arrête Fantine, la condamne, *de sa seule autorité*, à six mois de prison, et lui dit, dans son inflexibilité : « le Père Éternel lui-même n'y pourrait plus rien. » Sans remonter à une autorité si sacrée, l'inspecteur modèle n'aurait pas dû s'abuser aussi grossièrement sur ses droits. A Paris, un agent de son grade n'a que le pouvoir d'arrêter une délinquante ; il la conduit devant des chefs qui entendent sa défense, la renvoient libre quelquefois, et, dans les autres cas, *proposent* sa détention, pour six semaines *au plus*, souvent pour beaucoup moins longtemps, au

magistrats d'Arras, qui, au lieu de renvoyer l'affaire à une autre session, la retiennent, se fient à la parole de M. Madeleine, *au moment même où il revendique sa qualité de forçat*, et prononcent l'acquittement de Champmathieu.

Valjean, réintégré au bagne, s'en échappe, comme je l'ai dit plus haut, à la suite d'un sauvetage, possible, *à grand'peine*, à un gorille intelligent, mais impossible, *à coup sûr*, au plus habile matelot en pleine activité de service, et, à bien plus forte raison, à un forçat de 54 ans, *non marin*. A partir de ce moment, il est évident que la raison de Valjean est complétement altérée. En effet, quoique riche à cinq ou six cent mille francs, il s'habille de telle sorte qu'il excite les soupçons des agents de police ; dans l'auberge Thénardier, il joue à la Providence, et se compromet le plus ridiculement du monde ; porteur de l'écrit de Fantine, il lui suffisait de le produire au début, (comme il le produit après toutes ses inepties), pour qu'on lui rendît l'enfant ; grâce à son extravagante conduite, il est obligé de donner 1,500 fr. et d'user d'intimidation. Pendant son court séjour à l'auberge, il tombe dans une rêverie commencée longtemps avant minuit, et terminée seulement à trois heures du matin, quand Thénardier lui adresse la parole. M. V. Hugo a refait là une de ces scènes d'hommes fatidiques qui, au milieu des plus grands périls, s'absorbent dans leur pensée intérieure. J'en ai déjà tant vu dans les romans, que quelque jour peut-être j'en rencontrerai un dans la vie réelle.

J'abandonne un instant Valjean pour relever deux des mille excentricités ou impossibilités du roman.

L'auteur, en décrivant un bandit *imaginaire*, compare sa figure à celle de l'honnête abbé Delille ! Je conviens avec M. V. Hugo que Delille n'est point à la hauteur de Racine, mais il reste quelques bonshommes classiques qui lui accordent une place, à tout prendre, acceptable parmi nos poëtes. Était-il généreux de chagriner des vieillards inoffensifs par une comparaison aussi baroque ? Pourquoi évoquer, sans nécessité appréciable, l'illustre traducteur des Géorgiques ?

« *Il n'avait* mérité
« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Cosette, âgée de huit ans et paraissant n'en avoir que six, est envoyée, à une distance d'un quart d'heure, avec un seau *plus grand qu'elle. L'enfant aurait pu s'asseoir dedans et y tenir à l'aise.* Elle le remplit d'eau et le rapporte à mi-chemin de l'auberge Thénardier ;

sans Valjean, elle le rapportait jusqu'à l'auberge; mais l'auteur néglige de nous apprendre comment elle avait eu la force seulement de le soulever de terre.

Valjean se loge à la masure Gorbeau, un de ces bouges tout spécialement surveillés par la police, où jamais un forçat évadé, *riche*, n'aurait eu la folie de se réfugier; forcé de fuir, il escalade avec Cosette un mur de plus de dix-huit pieds de haut (en français, 6 mèt.), et pénètre dans le jardin d'un couvent; il en sort cloué dans une bière (de nos jours on les visse), à la place d'une religieuse (M. V. Hugo ignore qu'à Paris jamais une bière n'est fermée autrement que sous les yeux d'un agent de l'administration : je ne crois pas qu'il y ait d'exception pour les religieuses de l'Obédience de Martin Verga); il est porté ainsi au cimetière, où Fauchelevent le déterre en quelque sorte. Toute cette partie des aventures de Valjean, et beaucoup d'autres, figureraient avec avantage dans les *Histoires extraordinaires* d'Edgard Poe, surtout en les racontant avec la surprenante justesse de déductions que Poe tire d'une première impossibilité acceptée. Mais, dans un roman de mœurs, un auteur, en se plaçant aussi profondément dans le faux, semble dire à ses admirateurs : « Vous ne valez pas la peine que je vous respecte. »

Je ferai remarquer ici une des scènes les plus stupéfiantes du roman, c'est celle où la mère Innocente, pour décider le jardinier Fauchelevent à tromper les officiers de l'état civil, lui fait un étalage d'érudition à asphyxier bien d'autres que lui. Si Fauchelevent eût connu son Molière, aussi bien que le connaît M. V. Hugo, et qu'il en eût profité, il eût arrêté la mère Innocente, en lui disant :

« Peste ! où prend *votre* esprit toutes ces gentillesses ? »

Marius et M. Gillenormand entrent en scène (1). Je me borne pour le moment à faire ressortir et le faux complet d'un aïeul nonagénaire rossant très-fort sa fille de plus de *cinquante ans*, chassant son petit-fils *qu'il idolâtre*, un enfant de *dix-sept ans*, pour le punir d'opinions

(1) Ce Marius avait pour père un chef de bataillon nommé Pontmercy, « qui « était à Eylau dans le cimetière où l'héroïque capitaine Louis Hugo, oncle de l'au- « teur des MISÉRABLES, soutint seul, avec sa compagnie de quatre-vingt-trois « hommes, pendant deux heures, tout l'effort de l'armée ennemie. » (5e volume, page 114.) Le chef de bataillon Pontmercy étant un être fictif, quelques lecteurs se sont étonnés de le voir figurer dans une action d'éclat, à côté d'un proche parent de l'auteur. Par cette raison, et par d'autres peut-être, M. V. Hugo eût mieux fait de ne pas parler trois fois de sa famille dans un roman socialiste.

préfet de police, qui, *seul*, a qualité pour *prononcer* la peine. En province, où l'action du roman se passe, le pouvoir du préfet de police appartient aux préfets ou aux maires, et s'exerce, sans dommage pour la société, avec moins de sévérité qu'à Paris.

J'arrive à Jean Valjean, le principal héros du roman.

En 1795, un dimanche soir, ou, pour être plus exact que l'auteur, *en l'an III*, *un decadi soir*, Valjean vole un pain avec effraction. Il est condamné à cinq ans de travaux forcés. Les termes du Code sont formels, dit M. Hugo. Il n'a oublié qu'une chose, c'est qu'il ne fait pas la guerre à la société de l'an III, mais à celle de 1862.

A notre époque, le jury pourrait ou s'arroger le droit de déclarer Valjean innocent, bien que sa culpabilité fût évidente, ou lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes, et, la Cour devenant libre d'abaisser la peine de deux degrés, Valjean pourrait n'être condamné qu'à un an d'emprisonnement. En 1815, Valjean, libéré de ses premières condamnations, vole deux francs, en plein jour, à un enfant. Personne ne l'avait vu. En admettant que l'enfant eût déposé sa plainte, et qu'une instruction eût été commencée, Valjean, revenu au bien, ne retombait pas dans le crime en niant un vol impossible à prouver, et restait libre d'enrichir l'enfant. En l'avouant, il ne pouvait être condamné que de un à cinq jours de prison et à 16 fr. d'amende. Je me trompe : en 1823 la prescription de trois ans lui étant acquise depuis cinq années, il ne courait même plus ce danger. Cependant M. V. Hugo, 3e vol., page 150, le fait condamner à mort comme complice d'un vol à main armée sur le grand chemin ; la peine est commuée en celle des travaux forcés à perpétuité ; mais on ne voit pas clairement le but que s'est proposé M. V. Hugo. A-t-il voulu rendre un hommage à Louis XVIII, pour se créer le droit, peu enviable, de le faire traiter de GROS COCHON par un de ses personnages (5e vol., page 184); a-t-il voulu attaquer le jury et la magistrature à l'occasion d'une erreur judiciaire? Les conclusions manquent; une seule chose reste certaine, c'est que Valjean subit, pour un vol de deux francs, *prescrit depuis cinq ans*, la peine des travaux forcés à perpétuité : la chose la plus impossible du monde. Et, ce qui est aussi étonnant, Valjean, illogique comme tous les personnages du roman; Valjean, qui a tenté quatre fois de s'évader pendant sa première captivité au bagne; Valjean, qui s'échappe de prison après avoir été arrêté par Javert; Valjean, qui s'échappe pendant sa deuxième captivité au bagne; Valjean, dis-je, signe à M. sur M. une déclaration propre à le faire condamner, renonce à se défendre

devant la cour d'assises, et refuse de se pourvoir en cassation *après sa condamnation à mort !!!*

Je reviens au début de Valjean. M. V. Hugo le suppose assez stupide pour chercher à s'évader du bagne après y avoir passé quatre ans, quand il n'avait plus qu'une année à y séjourner. Pour cette tentative d'évasion, et pour trois autres restées infructueuses, l'auteur fait élever la peine, de 5 ans de travaux forcés, à 19 ans. Il ignore deux choses : la première, c'est que le tribunal maritime acquitte presque toujours les forçats évadés qui sont repris dans l'enceinte de l'arsenal ; la deuxième, c'est que les forçats ne cherchent pas à s'échapper *à tour de rôle*, et ne s'entr'aident que le moins possible. Presque toutes les évasions du bagne (et depuis plusieurs années elles sont très-rares), sont préparées par des hommes libres près desquels les condamnés travaillent.

J'ai tenu à m'appesantir sur ces détails peu intéressants, pour démontrer qu'au début de ses attaques contre la société, M. V. Hugo s'est établi dans le faux jusque dans les moindres circonstances.

En octobre 1815, Valjean, « *forçat* VIERGE, *dont le cœur était plein de* VIRGINITÉS, » sort du bagne, arrive à D... Il est renvoyé de deux auberges où on lui refuse le vivre et le couvert, bien qu'il offre de payer, bien qu'il ait été logé et nourri pendant les trois premiers jours de son voyage depuis Toulon, bien que tous les forçats libérés trouvent un gîte et des aliments en quittant le bagne.

Il sort de chez l'évêque avec des couverts d'argent qu'il parvient à vendre probablement à un recéleur : M. V. Hugo ne doit pas ignorer qu'un homme de l'extérieur de Valjean se ferait arrêter chez tout orfèvre auquel il s'adresserait. Il arrive, à la fin de 1815, à M. sur M., et entre comme ouvrier dans l'industrie des verroteries noires. Il avait à cette époque un capital de deux cents francs environ. En 1820, après quatre ans de commerce, il a gagné un million consacré à de bonnes œuvres, 630 à 640,000 francs placés chez Laffitte, plus, évidemment, le capital employé en usine et fonds de roulement, soit, au moins 860 à 870,000 francs, total : 2,500,000 francs. Jamais M. V. Hugo ne prouvera plus nettement que par une pareille supposition combien sa vie de poëte l'a laissé étranger aux affaires d'argent.

Arrive la grande scène de l'audience.

Au moment où Valjean se dénonce, le digne président demande s'il n'y a pas dans la salle un médecin pour reconduire chez lui M. Madeleine (Valjean), qu'il suppose fou : l'auteur indique, sans le vouloir, le traitement à appliquer à ses personnages. Tous ont un impérieux besoin de médecins aliénistes, sans même en excepter les

la jeunesse de M. V. Hugo, mais je croirais volontiers que, dans Marius, il s'est voulu peindre à vingt ans. Néanmoins, j'admettrais avec peine que pareille aventure lui soit arrivée... autrement qu'en rêve. Son adoration de la VIRGINITÉ, qu'on retrouve dans Valjean, dans Javert, dans Marius, dans Enjolras (je ne parle que des hommes), doit égarer ses pinceaux. Mais je crains d'insister.

Gavroche paraît. L'auteur reprend en action, après l'avoir faite par écrit, une poétisation, *dont je suis incapable*, du gamin de Paris.

Grande scène d'évasion, genre Poe. Quatre brigands s'échappent le même jour de prison. Je m'aperçois que, si Valjean a échoué dans ses quatre premières tentatives d'évasion, plus tard, lui, comme tous les personnages du roman, passent à travers les murs, les toits, les voitures fermées, ou, au moins, les croisées, sans être jamais arrêtés. Je remarque, en outre, que les voleurs, du moins dans M. V. Hugo, meurent de faim d'habitude. J'avais cru jusqu'à ce jour que c'était le sort réservé à quelques honnêtes gens malheureux.

Invasion de l'argot des voleurs. J'en parlerai plus tard.

On remarquera ici que les deux enfants illégitimes attribués à M. Gillenormand étant morts, on leur substitue les deux enfants de Thénardier. « L'état civil, n'étant averti par rien, ne réclama pas, et la substitution se fit le plus simplement du monde. » Comment, en 1832, à Paris, deux enfants pouvaient mourir, être enterrés, être remplacés par deux autres avec autant de facilité? L'auteur aurait dû au moins nous dire par quels moyens. M. Gillenormand « ne s'aperçut pas du changement. » On peut lui pardonner; il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et toute sa conduite indique un grand dérangement dans ses facultés. Mlle Gillenormand lui ayant dit un mot en faveur de Marius, après quatre ans d'absence, l'enragé vieillard entre en fureur. Le petit-fils paraît : l'aïeul passe au paroxysme de la tendresse, mais si malheureusement, que le petit-fils repart sans laisser son adresse. Marius arrive aux barricades; la fille aînée du brigand Thénardier le suit, se fait tuer pour le sauver.... et pour créer à l'auteur une occasion de plus de poétiser un peu une femme de ruisseau. Valjean devine le secret de Cosette... *aussitôt qu'il le lit écrit par elle-même;* il se rend aux barricades; il y trouve Marius, et Javert à qui il a soin de donner son adresse; il tire quatre coups de fusil que je recommande aux plus habiles tireurs; il enlève Marius évanoui, et s'introduit avec lui dans les égouts de Paris. Il y fait un trajet d'une lieue et demie, en portant Marius sans mouvement sur ses épaules, et en sort par une grille que lui ouvre Thénardier sur le

quai de la Conférence. Cette partie du récit de M. Victor Hugo démontre avec évidence qu'il est parvenu à l'âge de soixante ans, sans avoir soulevé un homme mort ou évanoui. Une grande partie des égouts parcourus par Valjean n'avaient pas assez de hauteur pour qu'un homme de sa taille pût s'y tenir debout, sans baisser la tête. Chargé d'un blessé évanoui, il aurait dû y marcher sur les genoux, soit pour ne pas lui briser le crâne contre la voûte, soit simplement pour pouvoir passer; un homme, même de la force de Valjean, portant un pareil fardeau, ne pourrait qu'à grand'peine faire un trajet d'une lieue et demie en rase campagne. Supposer ce trajet dans un ténébreux égout, et, le plus souvent, à genoux, c'est l'erreur d'un romancier qui réfléchit trop peu, ou qui se moque de ses lecteurs.

Marius, toujours évanoui, est ramené chez M. Gillenormand. Sa tante, âgée de *cinquante-sept ans*, quitte, *par pudeur*, la pièce au moment où on déshabille le jeune homme, mort en apparence, et n'assiste, *par pudeur*, à aucun pansement dans tout le cours du traitement.

M. Victor Hugo reproduit ici, pour la millième fois, une de ces caricatures de vieille fille dont ses devanciers ont si déplorablement abusé. Je devrais me borner à relever le faux *absolu* d'une telle supposition; mais j'ai besoin d'ajouter que je ne puis concevoir le sentiment anti-généreux auquel cèdent les auteurs, en s'acharnant sur une classe de femmes où se trouvent précisément celles qui, par un raffinement de délicatesse, n'ont pas rencontré d'hommes dignes de les faire renoncer au célibat.

Marius se rétablit; M. Gillenormand le marie à Cosette, et, à cette occasion, compromet sa vieillesse par des actes et des discours d'un tout autre âge; de plus, il parle un affreux jargon qu'il entremêle d'argot moderne emprunté à la plus mauvaise compagnie : il régnait cependant en maître, par toutes ses élégances comme par ses opinions, dans les salons du faubourg Saint-Germain. Donc l'auteur a encore été faux, en lui mettant un pareil langage dans la bouche. Les détracteurs de M. Victor Hugo ont-ils eu tort, en voyant dans M. Gillenormand une contrefaçon dégradée du « Bonhomme Jadis » de Murger?

Je note, en passant, quelques faits faux ou erronés.

M. Gillenormand est subitement transformé en subrogé-tuteur de Cosette, pour suppléer Valjean (impossible). Les mariés reviennent de l'église dans la même voiture; on n'avait pas songé, primitivement, à les asseoir l'un à côté de l'autre au repas de noce (contraire à l'usage).

napoléoniennes inspirées par l'amour filial, — et le faux non moins complet d'un jeune homme, *seul héritier* d'une famille aisée, refusant un léger subside, et acceptant par orgueil la misère absolue jusqu'à la mort de ses parents ; enfin, le faux encore *plus complet*, si j'ose m'exprimer ainsi, de la persistance de l'aïeul et du petit-fils dans leurs sentiments extravagants.

M. V. Hugo, après avoir donné à Thénardier une capacité pratique exceptionnelle, le fait tomber dans la dernière misère ; ce qui n'est guère admissible, surtout en le supposant, sans aucune transition pour le lecteur, sur un pied d'intimité avec des bandits de la pire espèce. Quant à ses deux filles, dont l'aînée a seize ans, l'auteur les fait courir par la neige, presque nues, en haillons, sans souliers, dans Paris. Il se trompe. Il n'y trouverait pas, même sur le boulevard de l'Hôpital, une pauvresse en si triste équipage : la police l'arrêterait. Mais M. V. Hugo trouverait à coup sûr une fille de seize ans, élevée par les Thénardier, dans des lieux dont il racontera peut-être quelque jour les horreurs. S'il ne m'accorde pas cette vérité, il reconnaîtra au moins qu'il a oublié le costume et les habitudes attribués par lui à ses deux héroïnes, quand il fait dire à l'aînée qu'elle va quelquefois au théâtre. Je la laisse parler : « Je n'aime pas les banquettes de galeries, on y est gêné, on y est mal. Il y a quelquefois du gros monde, il y a aussi du monde qui sent mauvais. » Quelques pages plus loin, il lui fait dire qu'elle n'a pas mangé de pain depuis deux jours et demi, et une heure plus tard, Thénardier fait éteindre *le feu* chez lui.

Ces détails préliminaires néanmoins acceptés, j'arrive à la scène du guet-apens, jouée par *huit* bandits à jeun, ce qui est déjà trop, plus par un neuvième *ivre*, ce qui est inadmissible.

Valjean, attiré une première fois dans un horrible bouge, *qu'il connaît*, y amène Cosette !!! Il y revient, seul, le soir ; Marius, caché, assiste au drame. Quand il entend prononcer le nom de *Thénardier*, le sauveur de son père, il est bouleversé ; soit. Mais, encore moins avancé en morale que Mgr Bienvenu, il ignore s'il ne doit pas laisser assassiner Valjean, pour témoigner sa reconnaissance à l'assassin dont il deviendrait ainsi le complice, et ce n'est pas une ignorance qui s'éclaire après un moment de trouble : c'est une ignorance qui persiste au moment même où le crime allait être consommé ! Marius *se sentait fou* : j'en suis d'accord avec M. V. Hugo. Quant à Thénardier, au lieu d'agir de suite, il adresse à Valjean six pages de texte, dont cinq et demie consacrées à des invectives plus ou moins socialistes. Valjean, encore attaché par la jambe, parvient à saisir un ciseau chauffé à blanc. Mais,

bien loin d'employer cette arme formidable à se défendre, nouveau Mucius Scævola, il se brûle soi-même le bras, puis lance le ciseau par la fenêtre, en disant : « Faites de moi ce que vous voudrez. » Quel homme! On s'apprête à le tuer. Marius, toujours indécis, jette, par le trou où son œil est appliqué, un papier contenant ces quatre mots : « *Les cognes sont là.* » On va fuir. Javert apparaît: tableau!... Mais, pardon : j'oubliais que nous sommes au boulevard de l'Hôpital, et non au boulevard du Temple.

Parvenu à ce point du roman, l'auteur rétrograde, et nous montre Valjean et Cosette établis dans une maison de la rue Plumet; Valjean s'y qualifie lui-même de vieux fou (7e volume, page 225), soit parce qu'il n'en a pas fait réparer les fermetures en y entrant, soit parce qu'il fait coucher Cosette seule avec une vieille femme, et qu'il s'établit dans une espèce de loge de portier, sise au fond de la cour, de manière à ne pouvoir troubler les rendez-vous nocturnes de Cosette avec Marius, et à ne pouvoir la secourir en cas de tentatives d'assassinat contre elle; soit parce qu'il sort déguisé en ouvrier, en risquant ainsi de se rendre suspect à la police; soit parce qu'il n'a pas su conquérir la plus légère partie de la confiance de Cosette dans tout ce qui tient à Marius.

Nous arrivons aux amours de ces deux jeunes gens. L'auteur est vrai quand il montre, dans Cosette, l'effacement d'une passion qui ne s'est encore exprimée que par un échange de regards. Mais qui donc veut-il tromper, quand il nous dit que cette jeune fille s'est abstenue pendant trois mois de se regarder dans un miroir, parce qu'elle s'était trouvée laide après une nuit d'insomnie? Assurément, ce n'est pas moi! La maison, meublée avec tant de sollicitude par Valjean, ne contenait-elle pas une glace où la jeune fille pût laisser par hasard tomber les yeux?

Marius, jeune homme de vingt ans, qui s'est consumé lentement à l'amour pris dans les yeux de Cosette, bien qu'il ne lui ait jamais parlé, renonce subitement à ses démences de timidité, dépose sous une pierre la plus extraordinaire des lettres passionnées, incendie Cosette, entre dans le jardin — de nuit — en forçant un barreau!

Cosette et lui, *qui ne se sont pas encore parlé*, tombent dans les bras l'un de l'autre, se tutoient, et se donnent un baiser profondément amoureux, « *ineffable premier embrassement de deux* VIRGINITÉS *dans l'idéal*, » comme dit *si bien* l'auteur. Après le baiser, vaillamment et à première vue échangé avec Cosette, Marius passe près d'elle pendant six semaines une partie des nuits, seul à seule, dans une innocence de frère à sœur. J'ignore absolument quelle a été

l'apôtre le plus acharné du bien de formuler un programme *pratique*. L'auteur, du reste, en convient naïvement (page 422 de ce 7e volume) : « *L'énigme dira son mot, le sphinx parlera, le problème* « *sera résolu.* » Et, avant d'avoir résolu, au moins pour lui-même, une aussi terrible question, M. Hugo cherche à soulever parmi nous des tempêtes que sa débile main serait impuissante à calmer! C'est nous contraindre à le traiter en vieil enfant terrible, lui, fils de la civilisation, tout prêt à égorger sa mère avec le couteau qu'il lui a dérobé.

Je jetterai maintenant un coup d'œil rapide sur les digressions.

1° Onde et ombre.

Je n'ai qu'un mot à dire sur ce court chapitre.

Si le noyé n'a pas été aperçu au moment de sa chute, ou pendant qu'il se débat contre la mort, l'équipage est innocent de la catastrophe; mais, à lire le chapitre, il semble que l'équipage abandonne volontairement la victime. Dans cette supposition, le récit pèche par la base; personne n'ignore les prodiges de dévouement accomplis par les marins, dès qu'il s'agit d'un danger en mer.

2° L'année 1817.

Quelques lecteurs y ont vu une satire mal réussie contre la Restauration. L'auteur avait-il le droit de l'écrire?

3° Récit de la bataille de Waterloo.

Cet épisode forme une des parties remarquées de l'ouvrage. Néanmoins, je ne serais pas digne d'admirer ce merveilleux littérateur dont le nom revient plusieurs fois dans les Misérables, ce Voltaire qui se transforme dans chaque genre, pour en prendre le ton juste, avec une sûreté de main refusée à d'autres, si j'acceptais l'histoire écrite à la manière de M. Hugo, c'est-à-dire en cherchant l'effet à outrance, l'effet pittoresque, heurté, triché, fantastique. Mais sur ce point, beaucoup plus que sur d'autres, je conçois et j'accepte une différente manière de sentir et de juger, pourvu qu'on n'ait pas la prétention de me faire changer la mienne.

J'ai remarqué cette phrase-ci : « Hougomont (1), pour l'antiquaire,

(1) C'est-à-dire, suivant M. Charras, vanté par l'auteur, et suivant M. Thiers, l'historien exact par excellence, le château de Goumont, sans le moindre Hugo. L'auteur semble avoir été dupe d'une paysanne (3e volume, page 8) qui, dans je ne sais quel intérêt, aura inventé le nom de Hougomont, et provoqué ainsi, a faux, des glorifications de famille, précieuses aux seuls conservateurs de notre vieille gaîté nationale.

« c'est Hugomons. Ce manoir fut bâti par Hugo, sire de Somerel, le « même qui dota la sixième châtellenie de l'abbaye de Villers. »

D'autres ont été frappés de celle-ci :

« *Ce qu'il faut admirer dans la bataille de Waterloo, c'est l'Angleterre, c'est la fermeté anglaise, c'est la résolution anglaise, c'est le sang anglais.*

Par des appréciations dont l'honneur revient à M. Victor Hugo seul, « l'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne. »

4° Le petit Picpus et Parenthèse.

Les cent seize pages de cet épisode sont consacrées à la description de l'intérieur d'un couvent. M. Victor Hugo y donne de longs détails sur *l'Obédience de Martin Verga*. Les doit-il aux confidences de quelque pensionnaire sortie de ce couvent? Rien, au premier abord, ne semble plus probable. Malheureusement, l'imagination de M. Victor Hugo lui a été si perfide dans la peinture des scènes du monde, où le contrôle m'était facile, que je ne puis accepter de confiance des scènes où il a peint un monde qui m'est inconnu. Peut-être suis-je injuste.

Le chapitre Parenthèse est un double plaidoyer pour et contre les couvents contemplatifs. Il m'a semblé, comme à bien d'autres, qu'une conclusion nettement formulée en était absente.

5° Les amis de l'A, B, C.

M. Victor Hugo leur a donné différents caractères de jeunes gens, auxquels je ne m'arrêterai pas : à tort ou à raison, je les ai trouvés faux ou grimaçants.

6° Quelques pages d'histoire.

Elles contiennent un éloge posthume de Louis-Philippe et de son gouvernement. Elles ont été l'objet de diverses appréciations fort dures pour l'auteur. Je n'y vois, pour mon compte personnel, comme en d'autres parties du roman, qu'un début de M. Victor Hugo dans le genre de l'histoire.

7° La Cadène.

Je répéterai ici ce que j'ai dit plus haut : L'auteur fait la guerre à la société de 1862, et non à celles qui l'ont précédée. Pourquoi donc grossir les Misérables de vingt pages sur la *chaîne de Bicêtre*, qui, depuis tant d'années, a cessé d'exister? M. Victor Hugo est du reste dans le vrai, quand il parle de la déplorable condition où se trouvaient les condamnés sur les voitures qui les transportaient au bagne.

Il est malheureusement dans le faux le plus regrettable, quand

« Le grand-père donna l'*ut* à toute la fête. » « Dans l'antichambre, trois violons et une flûte jouaient, en sourdine, des quatuors de Haydn » (double erreur d'un poëte qui n'est pas musicien ; on donne le *la*, et non pas l'*ut;* il existe quatre-vingt-trois quatuors de Haydn, dont pas un, par bonheur, n'est écrit d'une manière aussi grotesque).

Maintenant, je demanderai à M. Victor Hugo, *adorateur de la* VIRGINITÉ, s'il croit avoir honoré sa commençante vieillesse d'écrivain austère, en glorifiant la passion sensuelle, autant qu'il l'a fait dans les amours de Marius et de Cosette? Il y a mis une complaisance qui doit faire interdire son livre aux jeunes filles, et qui le rend indigne d'un réformateur social. Je hais le lyrisme appliqué à la chair (pour employer le mot le moins déshonnête); je le pardonne à grand'peine aux jeunes gens ; mais mon orgueil presque sexagénaire est au supplice, quand un de mes contemporains en écrit les extases.

Le mariage *conclu*, Valjean, *par probité*, apprend à Marius sa véritable qualité, et se fait peu à peu expulser de la maison Gillenormand; il meurt, abandonné par les deux heureux qu'il a faits ; ils assistent à ses derniers moments; Marius, éclairé trop tard, se désespère de son ingratitude. Néanmoins, lui et l'abominable Cosette, laissent à l'abandon la tombe de Valjean.

Si, comme je le répète de nouveau, M. Victor Hugo avait voulu nous représenter les actions et les raisonnements d'échappés de Charenton, il ne s'y serait pas pris autrement. Tous ses personnages ignorent que, en présence de deux devoirs opposés, la préférence appartient au plus sacré des deux. Que dis-je? Souvent ils ne connaissent même pas les éléments du devoir. Ainsi, Valjean vient avouer à Marius sa qualité de forçat échappé du bagne, *après* le mariage conclu, et non *avant*. Du moment que cet aveu lui semblait un devoir, n'était-il pas tenu de le faire avant tout engagement définitif? Mais, au lieu de divulguer sa position sans aucun intérêt pour personne, n'était-il pas tenu de faire connaître à la famille Gillenormand la véritable famille de Cosette? Comment le même homme, qui croyait manquer à la vertu en continuant à cacher ses antécédents, ne croyait-il pas ternir, même légèrement, cette vertu, en trompant l'état civil et Marius sur l'origine de Cosette? Et quelle origine! C'est à lasser la patience du plus infatigable admirateur de M. Victor Hugo. Marius, enfin, comme complément de toutes ces démences, reste jusqu'au dernier moment favorable à l'assassin Thénardier. Il lui donne 24,500 fr. et le fait passer en Amérique. Heureusement pour la morale publique, il ne s'élève pas jusqu'à 25,000 fr.

Et maintenant M. Victor Hugo a-t-il prouvé la thèse qui lui a fait écrire son roman? Non, mille fois non. Il a prouvé, au contraire, que, dans notre société, un forçat peut remonter au bien, et gagner deux millions et demi, en quatre ans, à dater de sa sortie du bagne, pourvu qu'il parvienne à cacher son nom. Il a dû ensuite, pour faire perdre à ce forçat le prix de ses nobles efforts, entasser absurdités sur impossibilités; il a dû enfin supposer que Louis XVIII fût resté assez insensible aux prodiges réalisés par Madeleine Valjean, pour ne pas lui faire grâce après la condamnation d'Arras.

Dans je ne sais plus quelle folie, à l'occasion, je crois, de Werther, le célèbre comique Potier disait : Je prends mes inspirations, soit dans la nature, soit en Allemagne, moins souvent dans la nature qu'en Allemagne. Je regrette de le dire : je crains que M. Victor Hugo ne puise les siennes, encore plus rarement que Werther, à la première de ces deux sources.

Arrivé à ce point de mon étude, j'entends déjà les adorateurs de M. Victor Hugo élever leur voix indignée.

« Oui, me diront-ils, le maître a supposé des événements, des situations impossibles; oui, il s'est cent fois trompé dans les faits matériels; oui, il a créé des caractères, des sentiments inconnus avant lui, dédaignant ceux que le VRAI CRÉATEUR avait donnés à l'humanité : mais qu'importe, si, avec ces accessoires de fantaisie, il a mis en relief les iniquités de l'ordre social, et, surtout, s'il en a indiqué le remède? »

Je leur répondrai qu'un aspirant réformateur qui, les yeux ouverts, reste aveugle aux faits matériels, perd tout droit, tout pouvoir d'augmenter, quant aux faits immatériels, la lumière des clairvoyants. S'il l'essaie, il appelle sur lui leur inévitable et juste raillerie. Donc j'ai eu raison de faire ressortir dans LES MISÉRABLES une faible partie du faux pratique qui éclate presque à chaque page des dix volumes, et qui frappe de mort l'ouvrage tout entier.

J'ajoute que je n'y ai pas trouvé un remède nouveau aux maux, malheureusement trop réels, de la société. M. Victor Hugo recommande le développement de l'instruction et de l'éducation primaires, et celui des moyens de travail. Mais il prêche une société convertie, dès longtemps, à cette partie de ses doctrines que l'Empereur, d'accord *sur ce point* avec lui, met journellement en pratique. Quant au surplus, dans le dernier chapitre du 7e volume (les deux devoirs), qui en traite spécialement, je n'ai pu y découvrir que de vieilles banalités déclamatoires avec lesquelles je défierais

ses partagées chacune en trois parties. En revanche, l'auteur est resté fidèle au culte de l'antithèse. On la retrouve presque à chaque page, parfois presque à chaque ligne, soit comme aspiration aux grands effets, soit comme forme ordinaire de langage. J'ai toujours admiré le sentiment modeste qui a déterminé un homme aussi éminent que M. V. Hugo à user d'un procédé à la portée du plus humble manœuvre littéraire. Je conviens qu'on peut ainsi éblouir la jeunesse, satisfaire le goût grossier d'une partie des lecteurs, dérober un succès au vulgaire. Mais M. Hugo a le droit le plus indiscutable de viser beaucoup plus haut, et il a peut-être tort de dédaigner autant les *délicats* qui, seuls, donnent la victoire en littérature, ou qui l'arrachent à tout combattant indigne après qu'il l'a dérobée. Jamais M. V. Hugo ne les a plus outrageusement dédaignés que dans LES MISÉRABLES. En dehors de son abus désordonné d'antithèses, il a voulu donner droit de cité à des mots proscrits comme bas, faux, prétentieux ou inutiles, tels que *trimer*, *bougon*, *bougonner*, *familiale*, *tardigrade*, *édenisation*, *ochlocratie ;* il a employé les mots *ombre*, *fourmillement*, et plusieurs autres avec acharnement, surtout le mot *ombre*; il a dit (*sérieusement*) : *avoir de la chance* (Ier volume, page 123); *il n'aime pas son père, quoi!* (5e volume, page 144); *du moment où* pour *du moment que*, une *certaine* après-midi, *cul-de-sac* pour *impasse*, *paraître un âge*, *emplir* pour *remplir*, etc., etc. Dans son récit de Waterloo, non content de ne pas respecter ses lecteurs, et *sous prétexte de déposer du sublime dans l'histoire*, il a insulté ses lectrices en imprimant, tout entier, un mot dont l'initiale seule était déjà de trop : il lui suffisait de le désigner par « le mot de Cambronne ». En appréciant ce mot, sublime parce que Cambronne voulut lancer une injure assez atroce pour que la mort fût la seule réponse possible, M. V. Hugo, entre autres choses, y trouve « Léonidas complété par Rabelais. » Hélas !... Rabelais était immonde pour être plaisant ; son colossal mérite resplendit malgré l'ordure dont il a sali son œuvre ; Cambronne, au contraire, a atteint au sublime pour avoir jeté le mot le plus ignoble à la face d'un ennemi VICTORIEUX.

La prose de M. V. Hugo n'est pas moins pénible dans LES MISÉRABLES que dans toutes ses autres œuvres. Quelquefois, cependant, elle semble vouloir marcher un peu plus aisément, mais c'est inévitablement pour conduire le lecteur à des pages, même à des chapitres entiers formant impasse, où l'auteur saisit ses victimes, et leur inflige la torture de mots formant cliquetis, de concetti misérables, d'aperçus grotesques, d'ineptes quolibets, de métaphores excentriques, d'ima-

ges forcées, de boursouflures gigantesques, d'oppositions puériles, de rapprochements incohérents, de déductions fausses, de comparaisons sans points de contact dans leurs termes, de conséquences déduites de prémisses qui en appelaient de toutes différentes, d'épithètes bouffonnes et antipathiques aux substantifs qu'elles modifient, de verbes qu'il faut prendre dans deux acceptions différentes par suite d'un double régime, de mots pervertis dans leur sens, d'énumérations sans fin, d'interminables périodes... auprès desquelles celle-ci n'est qu'une courte phrase. M. V. Hugo est ainsi arrivé à créer une langue tellement différente du français écrit ou parlé jusqu'à ce jour, que des étrangers, ne comprenant encore que Racine, auraient autant de peine à traduire LES MISÉRABLES que PANTAGRUEL. A tant de crimes littéraires, M. V. Hugo a joint celui d'user fréquemment d'expressions et de formes poétiques, oubliant que la divine poésie devient une prostituée, dès qu'elle abandonne sa sublime demeure, et qu'elle pénètre dans le chaste domaine de la prose.

Ces nouvelles accusations paraîtront insolentes aux adorateurs de M. V. Hugo : mais, qu'ils lisent les quatre-vingts citations que j'ai choisies dans LES MISÉRABLES, et je les mets au défi de me trouver assez de sévérité pour leur idole.

1. Onde et ombre; buvard, bavard; humanité, c'est identité; politique plus *familiale* que nationale; elle était sèche, rêche, revêche; cet être braille, raille, gouaille, bataille; Cosette montait (1), descendait (2), lavait (3), brossait (4), frottait (5), balayait (6), courait (7), trimait (8), haletait (9), remuait (10).

1er *Volume* :

2. p. 228. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'écroulement
3. » Tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête.
4. » Une populace de vagues crache sur lui.
5. » L'énormité joue avec son agonie... Toutes les écumes l'accablent.
6. 307. Mais ses longs cils pleins d'ombre s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du visage, pour mettre le holà.

2e *Volume* :

7. p. 6. Leurs naïfs visages étaient deux étonnements ravis.
8. 97. Toute la journée est une cave. Le soleil a l'air d'un pauvre.
9. 124. Elle eût attendri un cœur de granit, mais on n'attendrit pas un cœur de bois.
10. 350. Javert était un caractère complet, ne faisant faire de pli ni à son devoir, ni à son uniforme; méthodique avec les scélérats, rigide avec les boutons de son habit.

il dit (7e volume, page 212) : *Les coups de bâton n'épargnaient pas même les malades qui gisaient noués de cordes et sans mouvement;* (page 215) *à un signal donné, une effroyable bastonnade, sourde et aveugle... tomba sur les sept voiturées*; et (page 216) : *la bastonnade, multipliée par cent mains, fit du zèle, les coups de plats de sabre s'en mêlèrent, ce fut comme une rage de coups de fouets et de bâtons.*

Cette hideuse peinture pourrait être bonne dans l'Enfer du Dante; mais elle représente, à Paris, une création de M. Victor Hugo, où la calomnie et le faux débordent à plein bord. J'en appelle à tous les Parisiens, encore vivants, qui ont assisté à un passage de cette trop fameuse chaîne. Pour mon compte, j'ai vu deux fois ferrer les condamnés à Bicêtre, et je les ai vus partir pour leur destination, sans avoir aperçu *aucune* des infamies si complaisamment décrites par le chantre de l'horrible.

8° Guerre des Barricades, en juin 1832.

J'appellerai d'abord l'attention des lecteurs sur le chapitre intitulé : « Gaietés préalables, » et sur le suivant; ils y verront, une fois de plus, combien le genre *lugubre* réussit à M. Victor Hugo.

L'auteur peint de couleurs héroïques les insurgés de cette lamentable époque, et rend en même temps justice à la troupe et à la garde nationale. Je n'ai étudié par mes yeux que les vainqueurs : ils me semblent bien représentés. En est-il de même des vaincus? J'ai peine à l'admettre. Sans avoir assez perdu la mémoire pour mettre en doute leur effrayante valeur, je ne puis supposer que M. Victor Hugo, en 1832, les ait appréciés *de visu*. Donc, en les chantant, en 1862, il a pu se laisser un peu emporter à son imagination. Il est ainsi arrivé à déifier un gamin, fils de bandit et complice d'assassins, en même temps qu'un jeune homme vierge, d'honorable famille, et chevaleresque autant qu'incendiaire. D'autres se demanderont si M. Victor Hugo a fait, dans cette double déification, un emploi de son talent, utile à la société : moi, je suis tout à l'admiration, en voyant ces ardeurs exubérantes dans un homme un peu plus âgé que moi. A soixante ans, M. V. Hugo a gardé la force d'esprit d'un jeune homme de vingt ans!

9° Notice sur les égouts de Paris.

Beaucoup de lecteurs superficiels, stupéfaits des vastes connaissances de M. Victor Hugo, se sont pourtant demandé à quel titre ces cent pages avaient été intercalées dans les Misérables. Question inintelligente! Toutes déplacées qu'elles paraissent, elles servent à prouver, par une de ces antithèses familières à l'auteur, que son terri-

ble crochet fouille aussi bien l'ordure physique que l'ordure morale.

Avant d'aborder la critique du style des MISÉRABLES, je demanderai à M. Victor Hugo pourquoi il s'est servi dans tout son roman, sauf dans les chapitres sur les égouts, des anciennes mesures françaises, et non des nouvelles ?

Je lui reprocherai le choix de ses titres de chapitres. Ils semblent calculés au point de vue du libraire, qui cherche à stimuler la curiosité des acheteurs, plutôt qu'au point de vue de l'écrivain austère, qui ne songe qu'à les instruire. J'en citerai deux exemples seulement, entre *beaucoup* d'autres :

1° « Le petit Gavroche tire parti de Napoléon le Grand. » Cela veut dire qu'un gamin de Paris a élu domicile dans l'Éléphant de la place de la Bastille.

2° « Où un agent de police donne deux coups de poing à un avocat. » Cela veut dire qu'il lui donne deux pistolets de poche.

Je rectifierai enfin une de ses erreurs sans importance. Le bâtiment construit sur la hauteur de Saint-Cloud porte le nom de « Lanterne de Démosthènes, » et non celui qu'on lui donne vulgairement de « Lanterne de Diogène. » M. Victor Hugo, comme bien d'autres, n'a pas réfléchi que cet édifice n'a rien qui rappelle la lanterne du Cynique, tandis qu'il peut avoir quelque analogie avec le bâtiment où Démosthènes s'enfermait pour travailler à la clarté de sa lampe.

DU STYLE.

Cet insecte est d'une exiguïté colossale.
(UN HOMME DISTRAIT.)

Ce sabre est le plus beau jour de ma vie.
Le char de l'État navigue sur un volcan.
(JOSEPH PRUDHOMME.)

La lune est le pain à cacheter de la nature.
J'ai chassé des lièvres, ma mauvaise humeur et ma Bonne.
(PENSÉES D'UN EMBALLEUR.)

Pluie à Saint-Médard :
Moisson au hasard.
(MATHIEU LAENSBERG.)

Lait sur vin,
C'est venin.
(DICTON POPULAIRE.)

Le style de M. V. Hugo, dans LES MISÉRABLES, ne pivote pas autant que dans ses autres œuvres sur la période à trois phra-

3e *Volume* :

11. p. 11. Ce mur qui la fusille à bout portant.
12. 73. Probablement les principes et les éléments, d'où dépendent la gravitation régulière dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, se plaignaient.
13. 74. Napoléon gênait Dieu.
14. 114. Qu'était-ce que ce nouveau venu ayant l'effronterie d'un astre ?
15. 190. Tout tremblait au son de sa voix, les vitres, les meubles et les gens.
16. 218. Les choses devenues hagardes.
17. » Les forêts sont des apocalypses.

4e *Volume* :

18. p. 64. Paris est un Malstroem où tout se perd, et tout disparaît dans ce nombril du monde comme dans le nombril de la mer.
19. 84. Le seuil souriait, la maison priait et pleurait.
20. 119. Les repas étaient revêches, et la nourriture des enfants eux-mêmes sévère.
21. 170. L'entêtement des institutions vieillies.... ressemble à la prétention du poisson gâté qui voudrait être mangé.

5e *Volume* :

22. p. 25. Ces fractures de familles se vidant dans l'ombre.
23. 51. L'aurore ose quand elle se lève.
24. 144. Le médecin s'essuyait les yeux ; le cadavre lui-même pleurait.
25. 159. Il fut le prodigieux architecte d'un écroulement.
26. 193. L'incubation des insurrections donne la réplique à la préméditation des coups d'État.
27. 211. Il était pauvre, mais son gousset de bonne humeur était inépuisable.
28. » Il tapait sur le ventre aux catastrophes.
29. 245. J'ai toujours cru que Io était pour quelque chose dans la cascade de Pissevache.
30. 292. Il avait un estomac passable, un frère curé, les cheveux tout blancs, plus de dents (1), ni dans la bouche ni dans l'esprit, un tremblement de tout le corps, l'accent picard, un rire enfantin, l'effroi facile, et l'air d'un vieux mouton.

6e *Volume* :

31. p. 17. Le ciel était pur comme si les anges l'eussent lavé le matin.
32. 64. Détruisez la cave ignorance, vous détruirez la taupe crime.
33. 66. La diaphanéité de Babet contrastait avec la viande de Gueulemer.

(1) La grammaire ordinaire exigeait : *n'avait* plus de dents.

7e *Volume* :

34. p. 20. Faire un peu rendre à un succès le son d'une catastrophe.
35. 21. Or, la logique ignore l'à-peu-près, absolument comme le soleil ignore la chandelle.
36. 53. Parfois la conscience de l'honnête homme reprenait sa respiration.
37. 204. Elle tressait.... des coquelicots.... qui faisaient à ce frais visage une couronne de braise.
38. 273. L'eau passait à travers ses souliers, et les astres à travers son âme.
39. 293. Cette antique rue du Petit-Musc, qui a fait ce qu'elle a pu pour changer en bonne odeur sa mauvaise réputation.
40. 321. Il est tout simple qu'un poêle (la colonne de Juillet) soit le symbole d'une époque dont la marmite contient la puissance.
41. 349. Ce mur derrière cette rotonde, c'était Milton derrière Berquin.
42. 389. Le jour naît en larmes.
43. 402. Le bandit a deux têtes: l'une qui raisonne ses actions et le mène pendant sa vie, l'autre qu'il a sur ses épaules le jour de sa mort.
44. 454. Un volcan qui aboutit, et jette son pus.

8e *Volume* :

45. p. 7. Ils se disaient des choses dont les arbres frissonnaient.
46. 10. Faire cohabiter le pli du genou de son pantalon avec l'ampleur de la robe.
47. 12. J'étudie tes pieds au microscope, et ton âme au télescope.
48. » Cosette était une condensation de lumière aurorale en forme de femme.
49. 45. Ce qui venait de se passer n'eût point étonné une forêt.
50. 45. Le fourmillement sauvage entrevoit là les subites apparitions de l'invisible.
51. 91. Un fait inexplicable dont il était encore tout chaud.
52. 122. Il sort de ce silence une certaine plénitude mystérieuse qui filtre et se fige en airain dans la pensée.
53. 124. Les âmes sont punaises.
54. 169. Il peut y avoir de la bonté dans le balai. Cette chiffonnière était une hotte reconnaissante.
55. 228. Ses cris épouvantés n'osaient sortir de son gosier.
56. 285. La clameur de cette cloche éperdue et désespérée se lamentant dans l'ombre.
57. 387. Les étonnements... étaient courts, et dégelaient vite.

9e *Volume* :

58. p. 11. On croyait voir du vacarme pétrifié.
59. 55. Les brigandages du hasard dans la forêt des événements.

60. p. 123. Gavroche fusillé taquinait la fusillade.
61. 133. Qui sait si le soleil n'est pas un aveugle?
62. 134. Les tulipes, qui ne sont autre chose que toutes les variétés de la flamme faites fleurs.
63. 135. Il leur pendait des rayons de tous les côtés.
64. 136. Toute la nature déjeunait; la création était à table.
65. 144. Il y a de l'apocalypse dans la guerre civile.
66. 180. La réapparition de la lumière est identique à la persistance du moi.
67. 221. Un égout est un malentendu.
68. 230. L'ordure ôte sa chemise.
69. 231. Cette sincérité de l'immondice nous plaît, et repose l'âme.
70. 311. Époque où le cimetière mourut.

10e *Volume* :

71. p. 4. Il cassait des pierres, et endommageait des voyageurs.
72. 92. Une affinité mystérieuse entre les hommes publics et les femmes publiques.
73. 105. Les tristesses étaient autant de servantes qui faisaient la toilette de la joie.
74. 135. Auquel de ces gouffres fit-il un signe de tête?
75. 183. Qu'était-ce donc que cet homme précipice?
76. 186. Cosette était venue retrouver dans l'azur son pareil, son amant, son époux, son *mâle* céleste.
77. 188. *L'éclaboussure* d'un éclair, c'est encore la foudre.
78. 189. Cet homme était de la nuit, de la nuit vivante et terrible.... C'est une épouvante de questionner l'ombre. Qui sait ce qu'elle va répondre? L'aube pourrait en être noircie pour jamais.
79. 246. Fut-ce mépris ou respect? MARAT méritait les deux.

6e *Volume :*

79 bis. 59. MARAT s'oublie comme JÉSUS!

4e *Volume* :

80. p. 181. ÉCHENILLER DIEU!!!

Avais-je tort dans mon accusation?

On supposera peut-être que j'ai eu grand'peine à rassembler ces étrangetés littéraires. Hélas! non. Je me suis borné à prendre celles qui se présentaient sous la forme la plus bizarre. Si j'avais le courage d'entreprendre une tâche aussi rebutante, je parierais en trouver vingt fois davantage, et j'ai la certitude que les maîtres de la langue, l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française en tête, les condamneraient sans hésitation.

On remarquera que j'ai exclusivement cité des passages écrits *sérieusement*. Je n'ai pas eu la déloyauté d'en admettre *un seul* de ceux où l'auteur a mis *intentionnellement*, dans la bouche de ses personnages, des mots ou des expressions ridicules. Je n'ai pas cité, par exemple, cette phrase-ci : « Louis-Philippe pourra utiliser sa royauté à deux fins, étendre le bout sceptre contre le peuple, et ouvrir le bout parapluie contre le ciel ; » ni celle-ci : « Thérèse les enfantait, et J.-J. Rousseau les enfantrouvait ; » ni celle-ci : « on pourrait se servir de leur jargon pour ressemeler leurs savates ; » ni mille autres facéties de même genre.

Mais que dirai-je maintenant de certaines pages où l'auteur semble construire ses phrases avec des mots pris au hasard dans le dictionnaire, imitant, sans le vouloir, les étonnants *ragots* (1) de ce Potier dont j'ai déjà rappelé le nom ?

De nouvelles clameurs s'élèvent contre moi au camp des hugolâtres ; on crie à l'insulte. Fanatiques de bonne foi, lisez cet extrait du chapitre « foliis ac frondibus », et vous retrouverez, je l'espère, un calme égal au mien. Quand vous l'aurez terminé, lisez le chapitre 5 du livre Ier du 9e volume, et... pardonnez-moi de vous l'avoir indiqué.

« Rien n'est petit en effet ; quiconque est sujet aux pénétrations « profondes de la nature, le sait. Bien qu'aucune satisfaction absolue « ne soit donnée à la philosophie, pas plus de circonscrire la cause « que de limiter l'effet, le contemplateur tombe dans des extases sans « fond à cause de toutes ces décompositions de forces aboutissant à « l'unité. Tout travaille à tout.

« L'algèbre s'applique aux nuages ; l'irradiation de l'astre profite à « la rose ; aucun penseur n'oserait dire que le parfum de l'aubépine « est inutile aux constellations. Qui donc peut calculer le trajet d'une « molécule ? Que savons-nous si des créations de mondes ne sont « point produites par des chutes de grains de sable ? Qui donc con- « naît les flux et les reflux réciproques de l'infiniment grand et de « l'infiniment petit, le retentissement des causes dans les précipices « de l'être, et les avalanches de la création ? Un ciron importe ; le pe- « tit est grand, le grand est petit ; tout est en équilibre dans la nécessité ; « effrayante vision pour l'esprit. Il y a entre les êtres et les choses « des relations de prodige ; dans cet inépuisable ensemble, de soleil à « puceron, on ne se méprise pas ; on a besoin les uns des autres. La

(1) Qu'on me passe ce mot « *ragot* », sans équivalent dans la langue.

« lumière n'emporte pas dans l'azur les parfums terrestres sans sa-
« voir ce qu'elle en fait ; la nuit fait des distributions d'essence stel-
« laire aux fleurs endormies. Tous les oiseaux qui volent ont à la
« patte le fil de l'infini. La germination se complique de l'éclosion
« d'un météore et du coup de bec de l'hirondelle brisant l'œuf, et elle
« mène de front la naissance d'un ver de terre et l'avénement de So-
« crate. Où finit le télescope, le microscope commence. Lequel des
« deux a la vue la plus grande ? choisissez. Une moisissure est une
« pléiade de fleurs ; une nébuleuse est une fourmilière d'étoiles.
« Même promiscuité, et plus inouïe encore, des choses de l'intelligence et
« des faits de la substance. Les éléments et les principes se mêlent, se
« combinent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au
« point de faire aboutir le monde matériel et le monde moral à la
« même clarté. Le phénomène est en perpétuel repli sur lui-même.
« Dans les vastes échanges cosmiques, la vie universelle va et vient en
« quantités inconnues, roulant tout dans l'invisible mystère des eflu-
« ves, employant tout, ne perdant pas un rêve de pas un sommeil,
« semant un animalcule ici, émiettant un astre là, oscillant et serpen-
« tant, faisant de la lumière une force et de la pensée un élément,
« disséminée et indivisible, dissolvant tout, excepté ce point géomé-
« trique, le moi ; ramenant tout à l'âme-atome ; épanouissant tout
« en Dieu ; enchevêtrant, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse,
« toutes les activités dans l'obscurité d'un mécanisme vertigineux,
« rattachant le vol d'un insecte au mouvement de la terre, subordon-
« nant, qui sait ? ne fût-ce que par l'identité de la loi, l'évolution de
« la comète dans le firmament au tournoiement de l'infusoire dans la
« goutte d'eau. Machine faite d'esprit. Engrenage énorme dont le pre-
« mier moteur est le moucheron, et dont la dernière roue est le zo-
« diaque. »

M. V. Hugo, dans LES MISÉRABLES, a largement employé l'argot des voleurs, dont il semble avoir fait une étude approfondie. Il prétend qu'il faut sonder au vif les plaies sociales ; il s'appuie sur l'exemple de Balzac et d'Eugène Sue, qui ont usé, après lui, du langage des bagnes. Seulement M. V. Hugo oublie qu'un crime partagé n'en est pas moins un crime, surtout quand on revendique, comme lui, l'honneur de l'avoir commis le premier, et il ajoute une erreur à beaucoup d'autres. « Les malfaiteurs sont une plaie *sociale.* » Qui le nie ? Quant à leur langage *écrit*, quelque odieux qu'il soit, il n'est qu'une plaie *littéraire*. Il peut être curieux d'en donner un échantillon, mais son emploi suivi est une misérable ressource de réalisme,

d'autant plus dégoûtante pour le lecteur, que l'auteur est obligé de donner une traduction, en note, de chaque mot argotique. A qui donc, sauf à lui-même, M. V. Hugo a-t-il pensé être agréable, en écrivant cette phrase, choisie entre bien d'autres ?

« Ton orgue tapissier aura été fait marron dans l'escalier. Il faut « être arcasien. C'est un galifard. Il se sera laissé jouer l'harnache « par un roussin, peut-être par un roussi, qui lui aura battu com- « tois. Prête l'oche, Montparnasse; entends-tu ces criblements dans le « collége! Tu as vu toutes ces camoufles? Il est tombé, va! Il en « sera quitte pour tirer ses vingt longes. Je n'ai pas taf, je ne suis « pas un taffeur; c'est colombé. Mais il n'y a plus qu'à faire des lé- « zards, ou autrement on nous la fera gambiller. Ne renaude pas, « viens avec nousiergue. Allons picter une rouillarde encible. »

M. V. Hugo y a seulement donné un nouvel exemple d'un effet manqué en voulant le forcer.

A-t-il été plus heureux en abusant du genre descriptif? Je ne le pense pas. Je dirai presque qu'il y a sous-détaillé les détails. Il a oublié que le lecteur français les passe pour courir aux événements ; il a espéré que son immense talent les rendrait intéressants : je crains qu'il ne se soit trompé. J'ai hâte d'ajouter qu'il s'agit là d'une appréciation personnelle parfaitement discutable. Mais le grand reproche littéraire que j'adresserai à coup sûr à M. Hugo, c'est d'être tombé de l'excès dans l'abus du genre descriptif, dans la peinture des *choses* ou des *animaux* que l'on suppose d'accord presque *intentionnellement* avec la *pensée* des personnages, avec les événements où ils sont mêlés. Des exemples serviront à rendre claire mon accusation.

Lorsque Racine a voulu faire concourir les chevaux d'Hippolyte à l'effet général du récit de sa mort, il s'est bien gardé de dire qu'ils *se conformaient* à sa triste pensée; mais il a dit qu'ils

« *Semblaient* se conformer à sa triste pensée. »

Donnant ainsi, avec sa divine justesse, le vrai modèle de cet artifice littéraire. Lorsque d'habiles romanciers ont voulu peindre certains vices, certaines passions jusque dans les objets matériels, ils ont fait disposer ces objets par les héros du drame, et ils ont été dans le vrai en les décrivant, après cet arrangement qui était la conséquence du vice ou de la passion. Mais M. V. Hugo procède par des moyens tout

différents. Ainsi il trouve abominables *les ormes* ÉTÊTÉS (1) du boulevard de la Santé, parce que la guillotine se dressait à la barrière Saint-Jacques ; il fait *frémir lugubrement* les arbres du boulevard du Maine quand la chaîne de Bicêtre y passe, etc., etc.

La dimension de cette brochure forme obstacle à ce que je m'appesantisse sur les doctrines de M. V. Hugo. Je me bornerai à lui exprimer ma surprise de ce que, lui, sanctifiant, en vers, la peine de mort, sous une forme odieuse à ses partisans les plus éhontés, en soit tellement ennemi, en prose, qu'il lui ait adressé dans LES MISÉRABLES un grand nombre d'attaques plus ou moins directes; je lui rappellerai une phrase de M. Alph. Karr (2) : « La société est prête à abolir la peine de mort : elle désire seulement que MM. les assassins veuillent bien commencer. » J'y ajouterai quelques lignes de J.-J. Rousseau, le vrai patron des socialistes modernes, bien que son esprit faux lui ait laissé de magnifiques lueurs de raison, bien que ses erreurs n'aient jamais terni les splendeurs de son style : « Où est le philosophe qui, « pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où « est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet « que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, « pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de « plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les « croyants, il est athée ; chez les athées, il serait croyant. »

Je me résume : Le roman LES MISÉRABLES est un des livres les moins *bien faits* que j'aie lus. Il semble avoir servi de prétexte à sauver des flammes les fragments d'au moins trois œuvres commencées, puis abandonnées par M. V. Hugo, et plus tard réunies en un seul corps d'ouvrage, au moyen de soudures rarement réussies : quoique le roman se termine en 1833, on y trouve un chapitre sur les barricades de 1848. Il ajoute à la littérature réaliste une de ces œuvres faites à coups de poing, qui manquent inévitablement leur effet. Il est loin de rien ajouter à la gloire de M. V. Hugo, soit comme artiste, soit comme observateur, soit comme penseur ; il ne lui commence pas celle de philosophe et de moraliste.

Il reproduit, sans y ajouter une idée nouvelle, des doctrines, dangereuses sous la plume de quelques écrivains, mais heureusement innocentes sous celle de M. V. Hugo. L'ouvrage ne descendra jamais dans la classe des lecteurs qu'il peut pervertir, et la lecture n'en est pas

(1) Je regrette de lui dire que, même ÉTÊTÉS, ils sont encore fort présentables.
(2) Je cite de mémoire.

assez généralement attrayante pour que, la première curiosité passée, j'en craigne beaucoup la propagation dans une classe plus élevée, celle des jeunes gens instruits, si facilement dupes de leur loyale inexpérience.

Il hâtera le jour où l'on ne discutera plus, en dehors des bagnes, des prisons et des maisons d'aliénés, une vérité que dès longtemps j'ai formulée en ces termes : le socialisme a été inventé pour prouver, par son côté généreux, qu'on peut caricaturer même la charité chrétienne, et, par tous les autres, que la plus pressée des transformations à introduire chez une partie des hommes du dix-neuvième siècle est celle de leur folie en simple bon sens ou celle de leur scélératesse en simple honnêteté.

Il représente un des plus grands succès de librairie dont le commerce européen ait le souvenir. Il prépare un égal succès au premier roman de M. V. Hugo, qui le suivra. Tous les lecteurs des MISÉRABLES, après avoir crié : HOLA ! en 1862, tiendront à savoir si, plus tard, il ne faudra pas dire : HÉLAS !

Quelques personnes se demanderont peut-être si je ne trouve rien à louer dans LES MISÉRABLES. La peine que j'ai prise d'en relever toutes les infirmités me semble surabondamment démontrer le contraire. S'il se fût agi d'un ouvrage sans aucune valeur, je n'eusse pas songé à m'en occuper. LES MISÉRABLES resteront un livre précieux à tous les littérateurs voués à l'enseignement. En appelant l'admiration des jeunes gens sur quelques pages où l'auteur s'est élevé à une grande hauteur, en les rapprochant de tant d'autres où il est tombé dans des abîmes littéraires, on leur montrera, sous la forme la plus saisissante, à quel point a su se pervertir un des beaux génies dont les lettres françaises s'enorgueillissent ; on leur rendra douloureuse la punition inévitablement infligée aux plus grands artistes, quand ils désertent le culte DU VRAI, quand ils dédaignent la gloire suprême de la France : LE BON GOUT.

LES MISÉRABLES serviront à l'enseignement des lettres, comme les Ilotes ivres servaient à l'enseignement de la tempérance. Mais à Sparte, du moins, LES MAÎTRES ne subissaient pas la dégradation de l'ivresse.

Paris — Typographie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.